
Le fait religieux au prisme du regard féminin dans le roman francophone contemporain : lecture d'un roman africain et d'un roman québécois

Élodie Carine Tang¹
Université Laval (Canada)

RÉSUMÉ

Le présent article questionne les images de la religion, notamment celles du christianisme dans le roman francophone contemporain. Les écrivaines replacent le fait religieux dans un contexte d'émancipation et de révolution des mentalités : l'époque contemporaine. Il s'agit moins d'élucider l'apport de l'Église dans des sociétés en voie de développement que de suggérer la récupération qu'en ont fait les peuples colonisés aux prises avec leurs réalités propres. Si Francine Ouellette montre un doigt accusateur au clergé catholique, Léonora Miano, quant à elle, semble indexer les adeptes du christianisme. Tout compte fait, ces deux positions d'écriture révèlent concomitamment le naufrage dans lequel semblent baigner les croyances religieuses dans les sociétés modernes.

INTRODUCTION

Ère de la libéralisation de la parole, ère du chaos², ère du doute ou, mieux encore, ère de la montée féministe, comme le montre l'analyse

¹ Élodie Carine Tang est diplômée de l'Université Laval ; elle est titulaire d'un Ph.D. en Études littéraires et auteure de plusieurs publications dont l'ouvrage critique *Le roman féminin francophone de la migration*, publié récemment aux éditions L'Harmattan. Ses recherches postdoctorales interrogent la modernité de l'écriture dans le roman francophone contemporain.

des critiques, peu importe ces différentes dénominations qui servent toutes à décrire l'atmosphère qui caractérise les sociétés contemporaines. C'est dans cette mouvance plus ou moins trouble que la question de la religion est ressuscitée sous la plume de deux écrivaines contemporaines. Sujet tabou, question délicate, sembleraient répliquer quelques êtres pudiques ; néanmoins, Francine Ouellette et Léonora Miano ne semblent pas déroger à l'indexation critique qui taxe de plus en plus les écrits au féminin du XXI^e siècle de productions osées. Qu'importe le tiroir où sont logés ces textes de fiction, l'audace scripturale qui les anime mime d'une certaine manière les contours qu'épousent les sociétés contemporaines. *Au nom du père et du fils* de Francine Ouellette est produit en 1984 dans une société québécoise encline aux bouleversements de la Révolution tranquille, tandis que *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano, publié en 2006, s'inscrit dans un contexte de dérision des sociétés africaines. On est alors en droit de se questionner sur la place qu'occuperait le fait religieux dans un tel contexte : sujet de stabilité ou de dysfonctionnement ? Telles semblent être les interrogations que suscite la lecture de ces deux romans. Le texte littéraire étant à la fois un objet subjectif et complexe de par son caractère polysémique, nous avons choisi d'orienter le décryptage de l'énonciation de ces textes au prisme de la position d'écriture de ces écrivaines pour mieux décoder les énoncés. Cette analyse nous amène à examiner comment le motif du religieux se déploie dans les textes ; nous serons aidée dans ce sens par les théories de l'énonciation, notamment la perspective de Jean-Michel Adam³, qui nous permet de considérer d'abord le texte en soi. Nous serons ainsi entraînée dans cette dynamique à interroger le discours romanesque en présence. Pour ce faire, nous avons privilégié l'orientation de Mikhaïl Bakhtine⁴ qui nous amène à considérer l'univers du roman comme un espace dialogique. Cette double articulation du texte à la fois intrinsèque et extrinsèque nous permet ainsi de mettre les romans en dialogue avec leur contexte d'énonciation.

² *Chaos, absurdité, folie dans le roman africain et antillais contemporain*, Présence Francophone, n°63, College of the Holy Cross, 2004.

³ Jean-Michel Adam, « Énonciation du discours littéraire », *Linguistique et discours littéraire*, Paris, Larousse, 1976, pp. 293-350.

⁴ Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978.

I-LE CONTEXTE D'ÉNONCIATION DU RELIGIEUX

Les deux romancières accordent une place prépondérante à la description. Si dans le roman de Francine Ouellette, *Au nom du père et du fils*, celle-ci se rapproche de l'esthétique balzacienne, et qu'elle emprunte plutôt la voie du documentaire dans *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano, ces modes d'articulation du descriptif permettent de lire les configurations du social dans les romans. En effet, cette construction des romans qu'ont choisie les deux écrivaines, permet de donner à la fiction une illusion du réel. Le lecteur dans son parcours diégétique semble se retrouver, dans l'un et l'autre cas, dans la société québécoise, à l'époque des colons, où encore dans les sociétés africaines à l'aube du vingt et unième siècle. Francine Ouellette décrit dans son texte une terre vierge, qui commence à subir progressivement le pouvoir dévastateur de la machine humaine. Cette virginité se lit par exemple à travers la description du paysage naturel qui coexiste avec les habitations humaines et dont l'expression la plus symbolique est la présence des Indiens au sein de l'univers québécois. Cette virginité peut encore se lire au niveau du parler des habitants de ce village implanté dans ce vaste territoire des Hautes-Laurentines vers le nord de Québec. Un parler dépouillé de tout artifice, de toute finesse : c'est le français parlé des personnes qui n'ont pas encore été policées par la civilisation. Cette nouvelle terre du Canada apparaît comme un environnement dans lequel ne s'est pas encore imprimé le visage de la modernité. Dans *Contours du jour qui vient* par contre, on assiste à un effet contraire. Léonora Miano plonge son lecteur dans une société en ruine, en pleine dérive. La guerre qui a sévi dans le Mboassu a plongé ce pays imaginaire dans le macabre, la misère. La plupart des infrastructures ont été démolies, la population a été dépouillée de ses biens. C'est une société frappée par le deuil, en plein désarroi, comme on peut le lire dans cet extrait :

Les habitants de Sombè se pressaient vers ces lieux, vêtus de soutanes blanches, rouges ou bleus selon leur obédience. Ils tenaient à la main des cierges noirs qui brûleraient aussi longtemps qu'il le faudrait pour assurer le salut. Ils n'avaient d'yeux ni pour moi, ni pour rien d'autre que les ténèbres qui s'épaississaient à mesure qu'ils les contemplaient [...] Telle était la ville désormais. Les rebelles et l'armée régulière n'avaient laissé que cela, ce désespoir qui usurpait le nom de foi.⁵

⁵ Léonora, Miano, *Contours du jour qui vient*, Paris, Plon, 2006, pp. 26-27.

Les deux sociétés décrites dans ces romans semblent présenter des points convergents dans la mesure où elles doivent se construire (le cas de la première), ou se reconstruire (le cas de la seconde). C'est dans ce contexte de fragilité que vient s'immiscer le fait religieux dans chacun de ces univers. Quelles en sont les répercussions ?

Dans le roman de Francine Ouellette, la présence du clergé dans ce petit village en développement est comparable à celle qu'effectuerait un instrument de régulation dans un système en gestation. Le père Alcide, qui est le représentant de l'Église catholique dans cette contrée, orchestre l'existence des habitants de cet univers au quotidien. Son pouvoir est sans limite ; celui-ci s'étend à tous les aspects de la vie : des plus banals faits aux plus significatifs. Il lui revient par exemple les tâches de tracer les plans de construction, de délimiter le territoire, d'en fixer les limites. C'est cette érection de l'autorité de l'Église qui l'autorise aussi à faire reculer les Indiens dans les sombres recoins de la forêt en les dépossédant de leurs terres au profit des Québécois. En le faisant, le geste de ce prélat montre encore que l'Église influe sur les mentalités et les mœurs. Effectivement ce pouvoir s'intensifie dans la mesure où l'on observe que la conduite de ces habitants est assujettie aux normes prescrites par ce curé. C'est dans ce sillage que l'Église a réussi à ériger le spectre du sauvage et du civilisé, pour démarquer ainsi les Indiens des Québécois. Cette caractérisation traduit symboliquement une inadéquation entre la culture des Indiens et les enseignements du clergé catholique. On comprend alors que pour ne pas être logé dans ce tiroir à connotation péjorative, à savoir celle du sauvage, le peuple québécois se voit ainsi contraint de se soumettre aveuglement à la légitimité du clergé catholique. Cette subordination de la population à l'autorité ecclésiastique fait ressurgir dans l'esprit du lecteur l'histoire de la famille d'Honoré.

Honoré, comme la plupart des habitants vivant en cette nouvelle terre du Canada, était considéré comme un bon patriote dans la mesure où il faisait montre d'une allégeance servile aux ordonnances du prêtre du village. C'est dans cette dynamique que son épouse devait manifester les signes d'une conversion profonde en s'abstenant de toutes méthodes contraceptives. Procréer en faisant succéder les accouchements malgré les risques encourus était corroborer au plan divin ; et mourir en procréant n'était pas loin du martyr, bref une sorte de béatification. Pour s'inscrire dans ce projet qui traduisait subrepticement une conformité au vouloir divin, Honoré prendra le risque de perdre son

épouse en lui faisant un huitième enfant, alors que celle-ci avait déjà dépassé la quarantaine.

Léonora Miano, quant à elle, dans *Contours du jour qui vient*, va pousser très loin cette dépossession de l'individu. Si dans *Au nom du père et du fils* le personnage semble encore jouir d'un libre arbitre qu'il soumet pourtant au pouvoir de l'Église, dans le roman de l'écrivaine camerounaise on est confronté à une dégradation plus poussée. Les êtres semblent être déposés de leur faculté pensante, car leur avilissement par rapport à la croyance religieuse laisse penser qu'ils ne répondent plus d'eux-mêmes. Texte humoristique ou merveilleux, tout compte fait le récit du jeune personnage de Musango plonge le lecteur dans un univers renversé. Dans un contexte frappé par le doute et le désarroi, la religion y apparaît comme une bouée de sauvetage. Les maîtres spirituels abondent dans cette cité fictive de Mboassu, dévastée par la guerre, et semblent contenir les besoins de la populace. En effet, on assiste à une effervescence religieuse qui dépasse les normes. Dans tous les recoins de la ville le signe religieux résonne comme un leitmotiv. La plupart des lieux sont reconfigurés en lieux de culte comme le montre la narratrice : des boîtes de nuit, des maisons, sont transformées en églises. La parole de Dieu est omniprésente. Il est peu courant de parcourir la ville sans trouver une personne avec une Bible. Même à des heures moins propices et dans des lieux inédits on se promène avec des bougies. La propagande religieuse en cours semble porter ses fruits. Certains lui vouent une allégeance qui travestit le sens même du sacrifice. Ainsi le récit de la narratrice qui prend la forme d'un reportage s'apparente-t-il moins à un documentaire qu'à une question rhétorique que l'énonciateur semble se poser. Effectivement la petite Musango semble ne pas comprendre l'allégeance de ses compatriotes par rapport au religieux. Elle s'interroge sur cette soumission aveugle qui va jusqu'au don de soi. En effet, relate-t-elle, certaines filles qui voulaient immigrer en Occident se livraient corps et âme à leur prétendu protecteur ; elles offraient leurs cheveux, leurs ongles en signe de sacrifice. D'autres se soumettaient à des rites de purifications anachroniques, comme Endale qui se faisait perforer le sexe par des inconnus, pensant ainsi laver une souillure qu'elle aurait, comme le maître spirituel le lui avait dit.

Il doit coucher avec elle le plus souvent dans la journée. Ensuite il ira se purifier par un jeûne à sec de trois jours et un de ses camarades le relaiera.

Pendant que les garçons nettoient l'âme souillée d'Endale... C'est pour la sauver leur a-t-on dit.⁶

Une lecture superficielle de cette réalité qui environne la société du roman pourrait légitimer l'action de l'Église ou celle des différents substituts de la religion, dans la mesure où les faits tels qu'énoncés dans les textes semblent leur donner un caractère humanisant. En effet, le religieux n'apparaît-il pas dans ces moments de désarroi ou d'extrême solitude comme un catalyseur d'émotion pour ces personnages désemparés en quête de repères ? Mais une réflexion plus approfondie sur le mode opératoire du religieux sur les individus de l'univers des romans nous interdit d'accréditer l'immersion de l'Église dans la vie de ces derniers. La dimension intellectuelle, éthique, philosophique de critique nous oblige à remettre en cause les pratiques religieuses telles que mentionnées ci-dessus qui diminuent beaucoup plus l'individu qu'elles ne le valorisent. Ainsi le doute semble-t-il planer sur la légitimation du religieux dans le social.

2- LE RELIGIEUX : FAIT LÉGITIME OU ILLÉGITIME ?

Les deux romancières procèdent par une écriture de masquage qui dépouille le texte de tout indice de subjectivité. Francine Ouellette emprunte le style opaque par la narration homodiégétique qui donne au récit un caractère objectif. Tandis que Léonora Miano va utiliser une stratégie d'écriture beaucoup plus subtile qui gomme la présence d'un archi-énonciateur. Effectivement en donnant la voix à un personnage jeune, une fillette de douze ans dont la parole est habitée par la naïveté et l'innocence, l'auteure de *Contours du jour qui vient* inscrit la tonalité de son texte dans le registre de la neutralité. Ces modalités énonciatives créent un espace pour un virtuel co-énonciateur comme producteur de sens second. Cette pratique d'écriture permet ainsi d'inscrire le fait religieux tel qu'énoncé dans le texte dans un contexte épuré de tout affect.

Dans *Au nom du père et du fils* de Francine Ouellette, l'écrivaine établit un espace d'interdiscursivité qui permet de faire résonner des voix parfois contradictoires dans une relation dialogique. Il s'agit de celle de l'Église, mais aussi de celle de certains personnages comme les Indiens ou l'intellectuel du village, le docteur Philippe Lafresnière, voix qui résonnent comme une sorte de réponse face aux injonctions du

⁶ *Contours du jour qui vient, op.cit.*, p.88.

prêtre du village. Ces personnages sont réfractaires à l'autorité du père Alcide. L'Indien Gros Ours, par exemple, refuse de se convertir à la religion chrétienne au détriment de sa culture ancestrale. Il oppose certaines valeurs éthiques qu'il ne semble pas retrouver dans la figure du prêtre. Aussi dira-t-il par exemple : « Ah que vaut la parole de l'homme qui prétend être le représentant de Cheminatou (Dieu) ?... la langue de cet homme est fourchue et venimeuse.⁷ »

En effet, comment persuader Gros Ours de se soumettre à une autorité qui semble briser, d'une part, l'harmonie entre la nature et l'homme, et d'autre part, celle entre les hommes ? Depuis l'arrivée des colons, sous l'impulsion de l'Église, les Indiens sont contraints d'assister à un triste spectacle. Leur environnement physique est dévasté par le machinisme. L'harmonie qu'ils entretenaient avec la nature est combattue par l'enseignement de l'Église. Bien plus, les liens qui les unissaient sont progressivement brisés par l'irruption brutale du christianisme dans leur univers. Les enfants, comme Biche-Pensive sont arrachés à leurs parents par des communautés religieuses. Ce qui provoque une grave déchirure dans l'esprit de Gros Ours. Le narrateur nous livre par exemple une réduplication de l'agonie du Christ à travers le personnage de Gros Ours, qui a subi une sorte de flagellation quand il s'est vu dépossédé de sa fille. « Avant les curés il n'y avait pas d'enfer pour les Indiens ». ⁸ Ce cri qui exprime la souffrance du personnage traduit aussi son refus, son désaccord, bref une sorte de remise en cause de la nouvelle doctrine qu'on voudrait lui édicter. La parole de l'Église ne trouve pas toujours un écho favorable face à un auditoire qui lui oppose parfois de la résistance. C'est aussi le cas du médecin du village. La colère qui monte dans le cœur de ce médecin au regard de la multitude de femmes qui perdent la vie suite à un accouchement risqué, semble remettre en cause le dogme religieux qui contraint ces femmes à ne pas utiliser de méthodes contraceptives. Ces postures sont autant de répliques négatives face au discours légiférant du clergé. Si du moins, comme nous l'avons déjà exprimé plus haut, les personnages du roman de Francine Ouellette jouissent d'un libre arbitre pour opposer un jugement critique face à une situation parfois oppressante, ceux du roman de Léonora Miano semblent emprisonnés dans un système dont ils ignorent les tenants et aboutissants. Et c'est cette aliénation servile qui génère une charge performative qui traduit le pathétique.

⁷ Francine Ouellette, *Au nom du père et du fils*, Ottawa, La presse, 1981, p. 43.

⁸ *Ibid.*, p.16,

La demoiselle ne dit rien, se contentant de me fixer de ses grands yeux vides. On dirait deux immenses fosses arides dans lesquelles des lacs auraient coulé à la naissance du monde. Tout en elle semble avoir disparu, à la suite d'un long processus d'érosion intérieure. Il ne reste qu'une peau morte attachée à des os.⁹

Cette description met en relief la situation d'une grande majorité de femmes, adeptes de nouvelles sectes. L'état du personnage révèle subrepticement l'avenir des femmes qui se soumettent aveuglement à un maître spirituel. Le récit s'appesantit moins sur la situation pathétique de ces femmes que sur leur immobilité. L'énonciateur semble se révolter contre la léthargie dont elles font preuve. Ces femmes qui sont toutes instruites assistent machinalement à un spectacle scandaleux sans dire un mot. Le maître spirituel qui est maintenant le dépositaire de leur vie, défigure par des effets de troncation un texte qui est à leur portée, la Bible. Elles observent la déformation du texte religieux sans opposer une résistance à leur discoureur. En somme, par ce non-dit, elles coopèrent à l'émergence du mensonge. Les personnages se dépouillent volontairement de leur identité dès l'évocation du religieux. Ce qui laisse place à toutes les formes de permissivité. La narratrice sera par exemple témoin de situations révoltantes qui trouvent leur justification dans le religieux. Des parents, comme la mère de Musango, se débarrassent de leurs enfants, à la suite de formes d'évaluation spirituelle qui présentent ces derniers comme étant des sorciers. D'autres personnages comme Endale, cité plus haut, s'exposent à toutes sortes de maladies pour se conformer à la parole du maître religieux. Dans cette même mouvance des couples sont brisés à cause de la discordance des voix au sujet du religieux. Le récit de la narratrice révèle des personnages qui se dépossèdent de tous leurs biens au nom de la croyance religieuse et ce, au détriment de leur famille. Le religieux prend donc des formes de fanatisme dans le roman de Léonora Miano, et ce fanatisme enferme le personnage dans une forme de dogmatisme aveugle. Le pathétique ainsi articulé dans les deux romans, semble interroger les apories qui ont façonné l'image du religieux en général et du christianisme en particulier dans une vision béatifiante. Les romancières ne suggèrent-elles pas implicitement une réévaluation de la place que l'Église occupe au sein du social ?

⁹*Contours du jour qui vient*, op.cit., p.153.

3- LA DÉCONSTRUCTION DU RELIGIEUX

Le discours contradictoire de Gros Ours et de Philippe Lafresnière dans *Au nom du père et du fils*, et les postures iconoclastes des personnages de *Contours du jour qui vient*, révèlent déjà le clair-obscur qui habite la parole religieuse. Le caractère rhizomique du christianisme dans le texte de Léonora Miano crée un brouillage qui a pour conséquence de discréditer cette doctrine religieuse. On assiste à une polyphonie énonciative qui verse le christianisme dans un réservoir sémantique polysémique. La narratrice du roman relate en effet les différentes significations que prend ce concept dans la société du roman. Pour certains maîtres spirituels comme Don de Dieu, Lumière ou Vie éternelle, le christianisme a une filiation avec les croyances animistes et ésotériques : « Le retour aux sources africaines de la chrétienté pour le *soul food*, la félicité matérielle en ce monde pour la porte ouverte du paradis »¹⁰. On parle alors dans ce contexte d'une africanisation du christianisme qui apparaît comme un miroir déformant de l'acception chrétienne occidentale. Chez d'autres maîtres spirituels comme le pasteur Bosangui et son épouse, le christianisme est une apologie du matérialisme. Que ce soit par le truchement de l'hybridation ou de la chosification, on assiste à une désacralisation de la croyance chrétienne qui la relègue à la même échelle que le profane. En effet, ces maîtres spirituels sont présentés dans le récit de la narratrice comme des brigands spirituels qui exploitent des âmes faibles. « Il faut frapper les esprits, mettre les âmes à genoux, laver les cerveaux, tout cela dans le seul et unique but de soutirer aux fidèles une partie de leurs revenus. »¹¹

Leurs pratiques spirituelles sont assimilées à de la mascarade, laquelle prête parfois au roman une tonalité comique ou pathétique suivant l'événement relaté. Ainsi la narratrice nous livre-t-elle parfois des scénarios dont elle a été témoin, et qui dépassent parfois le cadre du vraisemblable. Cette connotation hyperbolique des récits qui dépassent les cadres de la fiction traditionnelle est chargée d'une performance rhétorique qui a pour dessein de reverser le fait religieux dans le registre du macabre. En effet, semble nous dire la narratrice, tous les fléaux qui minent le social ont pour ressort la religion. On peut observer que les actes les plus malsains et les plus déshumanisants sont dans la majorité des cas orchestrés par un maître spirituel. Si Musango a été chassée par

¹⁰ *Contours du jour qui vient*, op.cit., p. 189.

¹¹ *Ibid*, p. 99.

sa mère c'était à cause d'une injonction d'une prêtresse. La folie qui frappe la société dans le roman se comprend par la mauvaise récupération de la Bible qu'en font les chrétiens. Leur conception de la parole biblique est une antinomie de la parole originelle. C'est pourquoi les actes que ceux-ci posent sont comme une antithèse de l'enseignement biblique. En effet, les interprétations de la Bible que font ces nouveaux maîtres du vingt et unième siècle rament à contre-courant des prédications des missionnaires en cette terre du Mboassu. Les notions de charité, de solidarité, de vérité sont absorbées par le mensonge, la cruauté, et l'obsène :

Ils ont à peine la trentaine. Ils n'ont pas dû trouver leur place dans les bandes armées et aucun emploi ne les attendait nulle part. Ils ont alors créé leur petite entreprise. Ils font dans l'arnaque spirituelle et dans la traite des femmes.¹²

Le fait religieux est ainsi replacé dans un nouveau cadre de compréhension dans les sociétés contemporaines. Francine Ouellette le faisait déjà remarquer dans son roman *Au nom du père et du fils* quelques années plus tôt.

Comme le suggère déjà le titre du roman *Au nom du père et du fils*, le paratexte semble questionner l'érection du pouvoir omnipotent du clergé, notamment celui d'un prêtre catholique à un moment donné de l'histoire du Canada. Cet énoncé qui mime parodiquement un rituel de la religion chrétienne dissout beaucoup plus qu'il ne les justifie certains actes de l'autorité ecclésiale. À travers ces mots, Francine Ouellette montre comment l'église catholique se servait des écritures saintes pour asservir la population. Le récit du texte se focalise effectivement sur un personnage, le père Alcide, qui est le pivot de la narration. Tous les événements du texte semblent se cristalliser sur ce personnage ; et la narration permet ainsi de dévoiler les rapports entre ce dernier et les autres personnages du texte. Déjà la narratrice oppose deux moments historiques : l'ère d'avant l'arrivée des prêtres et celle d'après leur arrivée. Avant l'installation du père Alcide dans le village, les habitants étaient en symbiose les uns avec les autres et avec leur conscience. Le discours sur le péché a engendré un effet traumatique chez ces derniers et a instauré la crainte de l'autre et même celle de soi. On a ainsi assisté à un violent rejet des Indiens qui étaient alors considérés comme des incarnations du mal de par leurs croyances culturelles : « J'ai pris des courroies de cuir et j'ai flagellé Satan. J'ai flagellé Satan dans cet

¹² *Ibid.*, p.83.

enfant. »¹³ La haine s'est ainsi instaurée sur cette petite terre qui vivait encore à l'état de nature, à cause de la stigmatisation de certains. C'est dans cette dynamique que trois adolescents québécois vont infliger à un jeune indien des sévices corporels atroces, pensant ainsi venger des martyrs canadiens qui auraient été tués par des Indiens comme l'assignaient les enseignements du prêtre. On comprend dès lors pourquoi l'image du prêtre évoque beaucoup plus la peur que la sérénité. Certains personnages n'hésitent pas à établir une homologie entre ce dernier et le mal : « avec sa longue soutane noire et son nez crochu ». ¹⁴ Effectivement le prêtre Alcide semble se servir de sa position pour assujettir les habitants du village. Les confessions à l'église deviennent le moyen privilégié pour embrigader les individus sous son joug. Témoin de certains secrets, le prêtre Alcide en profite pour faire du chantage à ses fidèles. Ces derniers se voient ainsi contraints de lui vouer une allégeance aveugle. Cette stratégie lui a ainsi permis d'asseoir sa domination sur tout le territoire. Les individus ne sont plus libres, il les considère tous comme sa propriété, comme il l'exprime si bien.

Cette élégante silhouette au maintien parfait lui cache t-elle une ennemie, une alliée, une servante ? Comment pourra t-il se servir d'elle et le pourra t-il ? Elle lui glisse entre les doigts comme la froide couleuvre. Où est son point faible ? Tout lui appartient, la beauté et la force d'en faire le sacrifice, l'intelligence et le moyen de l'utiliser. Le sentiment de le dévoiler, où à qui et quand le sied de le dévoiler. ¹⁵

La prétendue mission civilisatrice s'efface donc pour faire émerger son égo. Et on peut déplorer dans ce contexte l'émergence du vice. C'est dans cette verve que le prêtre Alcide a été séduit par la beauté d'un jeune métis indien qui lui rappelait celle de Jésus. Emporté par ses inclinations, le prêtre a réussi par des stratèges à adopter cet enfant pour en faire son esclave sexuel. Le vice ainsi poussé à son paroxysme témoigne entre autres des imperfections d'un système qui voudrait ériger ses lois en normes.

CONCLUSION

L'analyse de ces deux romans inscrit la pratique scripturale de ces écrivaines dans le registre de la subversion. Le discours en présence dans

¹³ *Au nom du père du fils*, op.cit., p. 428.

¹⁴ *Ibid*, p. 170.

¹⁵ *Au nom du père et du fils*, op.cit., p. 294.

le roman de Francine Ouellette et celui de Léonora Miano rejaillit dans un contexte d'oppositions. L'écrivaine québécoise décline son œuvre dans la mouvance des positions avant-gardistes qui ont meublé la scène littéraire québécoise au début des années quatre-vingt ; tandis que l'écrivaine camerounaise prolonge le discours de désenchantement qui a marqué le roman africain postcolonial au début du vingt et unième siècle. Ces écrivaines opèrent leur critique du social par la médiation de stratégies d'écriture qui concourent à replacer les cadres sociaux dans un nouveau paradigme, celui du renouvellement des mentalités. Ainsi, la thématique du religieux qui investit l'univers textuel des romans devient un prétexte discursif que saisissent les romancières pour déconstruire certaines apories qui minent le social. On peut percevoir dans l'écriture de Francine Ouellette une volonté de revisiter les positions de dominant / dominé ; on peut également dégager la valeur pragmatique du discours satirique de Léonora Miano qui semble indexer certaines sociétés africaines en proie à la dérive. Dans ce sillage, il apparaît que la perspective discursive de ces textes littéraires qui s'oriente dans le sens de l'engagement rejoint en quelque sorte la posture sartrienne, notamment celle de la figure de l'écrivain. En effet, les écrivaines se servent de leur plume pour réévaluer l'axiologie qui détermine les structures sociales à travers une rhétorique de la déconstruction. En révélant les dessous des pratiques religieuses, les deux romancières opposent au dogmatisme aveugle un usage éclairé de la raison. Elles contribuent ainsi par cet acte subversif à façonner un nouveau monde. En ce sens, elles réitèrent le caractère fonctionnel de la littérature qui se veut aussi une pratique utilitaire dans la mesure où celle-ci répercute la voix du social.

Ouvrages cités

- ADAM, Jean-Michel, « Énonciation du discours littéraire », *Linguistique et discours littéraire*, Paris, Larousse, 1976, pp. 293-350.
- ALLARD, Jacques, *Le roman du Québec, histoire et perspectives. Lectures*, Montréal, Québec-Amérique, 2000.
- AUSTIN, John Langshaw, *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil, 1970.
- BAKTHINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978.
- BISANSWA, Justin, et alii, *Dire le social dans le roman francophone contemporain*, Paris, Honoré-Champion, 2011.
- Chaos, absurdité, folie dans le roman africain et antillais contemporain*, Présence Francophone, n°63, College of the Holy Cross, 2004.
- DABLA, Sewanou, *Nouvelles écritures africaines. Romanciers de la seconde génération*, Paris, L'Harmattan, 1987.
- HERZBERGER-FOFANA, Pierrette, *Littérature francophone d'Afrique noire*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- MIANO, Léonora, *Contours du jour qui vient*, Paris, Plon, 2006.
- OUELLETTE, Francine, *Au nom du père et du fils*, Ottawa, La presse, 1984.
- TODOROV, Tzvetan, *La littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007.
- TONNET-LACROIX, Éliane, *La littérature française et francophone de 1945 à 2000*, Paris, L'Harmattan, 2003.
- WEIL, Michel, et alii, *Continuités et ruptures dans l'histoire et la littérature*, Paris, Champion/Slakine, 1988.